

Le rire sourd

Figures de l'humour en langue des signes

Yves DELAPORTE

CNRS, Laboratoire d'anthropologie urbaine

« Le sourd est triste »

Dr André Sultan, *Traité de techniques chirurgicales de l'oreille*

Il y a peu de groupes humains sans doute sur lesquels ont été répandues autant d'idées fausses que les sourds utilisant une langue gestuelle comme première langue¹. En voici une : pendant longtemps on a prétendu que leurs gestes, pauvres, confus, purement imitatifs, incapables d'exprimer la moindre abstraction, agrammaticaux, n'ont rien de commun avec une langue. De ces stéréotypes sans fondement, généralement produits par des personnes en contact quotidien avec des enfants sourds, cautionnés par les plus hautes autorités scientifiques et entérinés par le législateur², on commence à peine à faire justice. En voilà une autre : les sourds sont tristes. Par exemple :

-
1. C'est uniquement sur ce groupe linguistique que porte ma recherche, et c'est dans ce sens qu'il faudra comprendre le mot « sourd ». Précision indispensable, tant la disparition de l'ancienne et claire distinction entre « sourds-muets » et « sourds-parlants » et son remplacement par le terme unique « sourd » génèrent de confusions, de malentendus et de fausses querelles.
 2. Un texte édifiant, celui du ministre de l'Education nationale Alain Savary [*Journal officiel*, 3 avril 1982] : la langue des signes, allègrement confondue avec l'alphabet manuel, y est qualifiée de « méthode gestuelle », « qui ne peut traduire la très grande richesse d'une langue » (l'alphabet manuel inventé par des pédagogues entendants, simple codage de l'alphabet latin, n'est utilisé que pour l'épellation de certains mots français et n'a donc qu'un rôle très marginal).

« Ils ne sont pas comme les autres, ils sont coupés de la vie. Voilà pourquoi ils sont si tristes, plus tristes que bien des handicapés physiques, plus tristes que les aveugles... »¹

Aussi leur a-t-on souvent recommandé de faire des efforts, ne serait-ce que pour amuser la galerie : Pierre Oléron, professeur de psychologie à la Sorbonne, intimait naguère au sourd-muet – qui pour lui ne pouvait être qu'un sourd « démutisé », entièrement voué à un simulacre d'intégration au monde entendant – de se rendre « agréable » en société en riant le premier des méprises dues à sa surdité, et de « raconter les plus amusantes » ! [Oléron 1950].

Pour parler honnêtement des gens, il faut les connaître, et pour les connaître il faut les fréquenter. C'est le B-A-BA de la méthode ethnologique, un secret de Polichinelle d'une affligeante banalité. Il faut croire cependant que ce n'est pas si facile qu'il y paraît : il y a quelque chose de stupéfiant dans le nombre de personnes concernées professionnellement par la surdité, qui passent toutes leurs journées avec des sourds dans leur classe ou leur cabinet médical, et qui pourtant ignorent à peu près tout des sourds, parce qu'ils ne se sont jamais rendus à une fête associative, qu'ils n'ont jamais mis les pieds de leur vie dans une famille de sourds, qu'ils n'ont aucun ami sourd et que, cela va de soi, ils ne connaissent rien de la langue des sourds. Il est vrai que leur sollicitude professionnelle pour les sourds s'arrête avec l'adolescence : l'adulte sourd échappe à leur contrôle et est une preuve permanente de leurs échecs sur le plan de l'éducation et de la « rééducation »².

Deux années de fréquentation du milieu sourd à Paris et dans sa banlieue, l'apprentissage de la langue, m'ont prouvé que les sourds sont aussi rieurs que leur sociabilité est intense. De quoi les sourds rient-ils donc ? Et comment en rient-ils ? Le rire sourd est suffisamment multiforme, riche, complexe, pour que dans le cadre limité de cette première contribution, je ne puisse faire plus que d'en dégager sommairement les principales figures³.

1. « J'ai parlé avec des sourds-muets », article de presse consacré à un Centre de rééducation pour jeunes sourds, reproduit dans Favre [1994].

2. Lorsque Denise François, dans son stimulant ouvrage *A la recherche du sens* [1990 : 58 et 64], mentionne très brièvement mais à deux reprises la langue des signes, c'est pour parler chaque fois, de manière significative, du « langage des jeunes sourds ». Quelle langue parlent donc les sourds adultes ? Existents-ils seulement ?

3. Il y a de nombreuses formes d'humour dont je ne pourrai pas parler ici, faute de place. Les jeux de mains que les sourds exécutent avec un brio incomparable tant la main est pour eux l'instrument de toute expression langagière. Les rébus gestuels formant passage entre le français et la LSF ([LIVRE] + [GARE] + [GANT] = Livry-Gargan), et qui sont à l'origine de nombreux toponymes et anthroponymes [Delaporte 1998a]. Les jeux fondés sur l'alphabet manuel et consistant, par exemple, à représenter une petite scène de duel à partir de l'épellation manuelle D-U-E-L (un équivalent en langue vocale pourrait être le fameux L.H.O.O.Q. de Picabia accompagnant la Joconde à moustache de Duchamp). Et bien d'autres encore.

La langue des signes française

Sous bien des aspects (notamment les jeux de signes), l'humour des sourds est lié aux caractéristiques de leur langue, caractéristiques dont il faut donc dire quelques mots, faute de quoi la suite resterait obscure.

La langue des signes française (LSF), regroupant différents dialectes, est l'étiquette récente et conventionnelle qui désigne la langue naturelle des sourds profonds « prélinguaux »¹ habitant le territoire français. Contrairement à une légende tenace, cette langue n'a pas été inventée par l'abbé de l'Épée (1712-1789), « premier instituteur des sourds et muets », mais est apparue spontanément, se développant là où les contacts entre sourds étaient fréquents, dans les grands centres urbains [Delaporte 1996]. Deux siècles avant l'abbé de l'Épée, Montaigne nous en laisse le témoignage :

« Nos muets discutent, argumentent et content des histoires par signes. J'en ay vu de si souples et formés à cela, qu'à la vérité, il ne leur manquoit rien à la perfection de se savoir faire entendre. »

La qualité de cette observation permet de prendre la mesure de l'obscurantisme moderne qui, à partir de 1880, et pendant plus d'un siècle, a interdit la langue des sourds dans les établissements spécialisés, transformés en « cliniques de la parole » [Mottez 1981]. Il a fallu attendre 1992 pour que le droit (pour l'instant encore tout théorique) à une éducation bilingue, LSF et français, soit reconnu aux jeunes sourds.

Comme de très nombreuses autres langues des signes que les sourds utilisent de par le monde, la LSF possède toutes les fonctions des langues vocales, notamment la fonction métalinguistique. La manière dont ces fonctions sont mises en œuvre est très loin de faire l'accord parmi le tout petit nombre de linguistes qui se sont intéressés aux langues des signes. Sans doute faut-il y voir l'indice de l'étrangeté et de la nouveauté de cet objet, qui de surcroît semble présenter des caractéristiques distinctes selon le type de discours produit, dialogue ou récit [Cuxac 1996].

Les linguistes se situant dans le courant structuraliste ont mis l'accent sur la présence d'une double articulation, première articulation en unités présentant une face signifiée et une face signifiante (les signes proprement dits), seconde articulation en unités distinctives. Ces unités de seconde articulation, équivalents fonctionnels des phonèmes – on retiendra le nom de *gestèmes*, proposé par F.-X. Nève –, participent comme ces derniers à la construction du sens. Mais ils le font d'une manière quelque peu différente des phonèmes, en contrevenant à la

¹. Il faut entendre par là : dont la surdité, qu'elle soit d'origine génétique ou extrinsèque, est survenue avant la période d'acquisition d'une langue vocale. On notera en passant l'ethnocentrisme du vocabulaire médical, repris par toutes les professions gravitant autour de la surdité, et qui réduit le langage aux seules langues utilisant le canal audio-vocal.

linéarité. Tout signe peut en effet être analysé en quatre gestèmes en grande partie réalisés simultanément : la forme de la main ou configuration, son emplacement sur le corps, son orientation, et enfin son mouvement.

Une autre différence importante entre phonèmes et gestèmes est que ces derniers, outre leur fonction distinctive, conservent des traces de sens. C'est notamment le cas des gestèmes d'emplacement : placer un signe à la hauteur du front, c'est souvent lui donner un sens en relation avec les fonctions de l'intellect ; le placer à proximité du cœur c'est souvent entrer dans le champ lexical des sentiments ; le placer à proximité du nez ou du cou, c'est souvent lui attribuer une connotation péjorative. L'importance de ce trait reste très controversée aujourd'hui. On peut le relativiser, notamment en rappelant qu'il n'est pas absent chez le phonème (on sait qu'une vaste littérature est consacrée à la valeur expressive des phonèmes). On peut, à l'inverse, en faire un trait central des langues des signes. Ce n'est pas ici le lieu d'en débattre ; mais il fallait le signaler, puisque beaucoup de jeux de signes sont fondés là-dessus.

Un humour visuel

Les onomatopées sont rares dans les langues vocales parce que très peu d'objets peuvent être mimés par le canal de la voix : quelques bruits, quelques cris d'animaux. Innombrables en revanche sont les objets dont on peut reproduire tel ou tel trait caractéristique dans le cadre fourni par les trois dimensions de l'espace, donnant lieu à des onomatopées visuelles : le croissant de la lune, le sautilllement de la grenouille, le large front du savant...

Cette part massive d'iconicité dans les langues des signes a longtemps servi à « prouver » leur infériorité, voire même à leur dénier le statut de langue. C'est sans doute pourquoi elle a mauvaise presse chez quelques-uns des plus chauds partisans de ces langues, qui ont tendance à en minimiser l'importance. Elle n'est pourtant qu'une conséquence normale, inévitable, du fait que le discours sera reçu par l'œil et non par l'oreille [Cuxac 1996]. Mon opinion est que le fort coefficient d'iconicité de nombreux signes de la LSF ne remet probablement pas plus en cause la réalité d'un niveau gestémologique, et donc l'existence d'une double articulation, que les onomatopées d'une langue orale ne remettent en cause sa phonologie.

Or cette iconicité est virtuellement porteuse d'une grande charge comique. Il y a un humour de tous les jours, spontané, sitôt oublié que produit, et qui exploite la partie la plus iconique du lexique. En voici un exemple banal. Au début de l'une de ces joyeuses soirées que les sourds affectionnent tant, les convives s'agglutinent dans l'entrée, s'attardant en interminables embrassades et salutations, si bien que le dernier arrivé, qui ne parvient pas à franchir la porte, produit le signe très iconique

[BALAYER DEVANT SOI]. Naturellement, en français aussi on trouve des expressions imagées, telle « du balai ! » qui conviendraient dans une telle situation. Mais cela est infiniment plus drôle en LSF parce que l'action n'est pas évoquée au moyen d'un signe arbitraire (au sens saussurien), elle est littéralement *montrée* au moyen d'une métaphore visuelle. Quelques autres exemples :

A propos des progrès effectués par ma fille en LSF après que, seule entendante, elle ait passé trois semaines dans une famille sourde : [AUTREFOIS] + [FAIRE DEMARRER DIFFICILEMENT UNE VIEILLE VOITURE A MANIVELLE] + [MAINTENANT] + [S'INJECTER UNE DROGUE] + [PARTIR A TOUTE VITESSE]¹ : « Au début ça été lent à démarrer, mais maintenant elle est dopée ! »

Devant une tarte de belles dimensions, propre à satisfaire la gourmandise d'une douzaine de convives, un homme ordonne à sa femme : « Va chercher la pelle ! » mais le signe qu'il réalise n'a rien à voir avec [PELLE A TARTE] : c'est bien de l'outil du jardinier qu'il s'agit, l'effet comique étant renforcé par un engagement du corps, une tension musculaire et une mimique très expressifs.

Lors d'une discussion portant sur le réchauffement de la planète induit par l'effet de serre, l'un des interlocuteurs affirme plaisamment : « Si ça continue, il va falloir que nos savants mettent un parasol géant sur la Terre, pour la protéger du soleil ». Cet énoncé correspond à la production d'une petite saynète où la main gauche représente le globe, la main droite le parasol, le soleil ayant été placé préalablement dans l'espace, selon un procédé syntaxique extrêmement courant en LSF. Mais bientôt le poids du parasol est tel qu'il fait basculer notre planète, si bien que les gens qui étaient auparavant dans l'ombre se retrouvent maintenant en plein soleil et protestent énergiquement contre ce traitement injuste... Là encore les traductions françaises sont bien pâles ou bien lourdes par rapport à l'humour qui se dégage de ces énoncés qui pour être très brefs n'en constituent pas moins d'authentiques spectacles visuels, dans la veine des meilleurs dessins animés, ceux de Tex Avery par exemple.

Souvent, pour accentuer l'effet comique, on amplifie l'iconicité (ainsi, prononçant « cocorico » en français, puis-je, en modulant l'intonation de la voix, augmenter la ressemblance avec le chant du coq). Cela équivaut à remotiver des signes qu'une usure quotidienne avait inéluctablement conduits à se démotiver. Le signe [ESCARGOT] est formé par le poing droit, index et auriculaire déployés, qui avance au-dessus de l'avant-bras gauche (fig. 1, planche I). On peut dire de ce signe ce que l'on peut dire de la quasi-totalité des signes iconiques de la LSF : s'il présente un lien évident avec ce qu'il désigne, il reste cependant parfaitement conventionnel. La preuve en est qu'il est strictement impossible à qui n'en connaît pas le sens de le deviner. Ce que j'appelle remotivation, et qui n'est pas très

¹. La LSF ne possède pas encore de système d'écriture commodément utilisable. Il n'y a donc pas d'autre moyen pour transcrire ses unités lexicales que d'utiliser des traductions en français : à chaque mot ou groupe de mots en majuscules placés entre crochets correspond un seul signe de la LSF.

éloigné de ce que la rhétorique nomme figure étymologique, va consister à rendre transparente la signification : le signe va être effectué avec une lenteur et une légère oscillation imitant fidèlement le déplacement de l'escargot, cependant que l'index et l'auriculaire, se dressant puis se repliant alternativement, sont animés d'un mouvement qui en font véritablement les cornes du gastéropode. L'expression du visage va aussi y contribuer : neutre (ou exprimant la satisfaction de s'être régalé) dans un énoncé tel que « Hier soir au restaurant, j'ai mangé une douzaine d'escargots », il exprime, selon un code qui lui aussi échappe à l'arbitraire du signe tout en restant régi par des conventions implicites, la lenteur de l'animal.

De telles productions humoristiques sont susceptibles de jaillir à tout moment dans les conversations ordinaires. Elles émaillent fréquemment le discours de tout bon signeur¹. Dans l'état de délabrement où une interdiction de plus d'un siècle a laissé la communauté linguistique des sourds signeurs, elles signalent les locuteurs qui ont su pleinement se la réapproprier. Quelques exemples saisis au vol :

Le signe [SE SOUVENIR DE QUELQUE CHOSE] est normalement réalisé de la manière suivante : le pouce droit touche le front puis vient se poser sur le pouce gauche (fig. 2, planche I). Dans une conversation où il est question d'une chose importante qu'il convient de ne surtout pas oublier, le mari se tourne vers sa femme et exécute cette petite scène : le pouce droit se colle sur le front, la main gauche s'empare de la main droite, fait mine de tirer dessus, la main droite résiste pendant que le visage mime un effort intense. Équivalent visuel de « Mets-toi bien ça dans la tête, et que rien ne puisse l'en faire sortir ! »

Le signe [PARTIR] se fait de la main droite, pouce et index tendus et écartés ; la main s'éloigne du signeur vers l'avant pendant que le pouce et l'index se rapprochent l'un de l'autre (fig. 3, planche I). C'est une évocation visuelle d'un personnage ou d'un véhicule qui, partant au loin, diminuent de taille apparente. Mais aujourd'hui, au terme d'une discussion amicale dans un café, l'un des participants se lève et annonce qu'il est en retard et doit se sauver à toute vitesse. Il réalise alors le signe [PARTIR] avec un effet comique imparable : le signe est effectué au niveau des yeux qui sont plissés, le mouvement est réalisé rapidement avec une grande tension musculaire, puis la main revient vers le signeur avec les doigts oscillants pour suggérer un énorme nuage de poussière. Là encore on songe inévitablement à un dessin animé.

1. *Signer, signeur*, sont des néologismes pour « parler en langue des signes » et « personne qui parle en langue des signes ». Comme ces définitions l'indiquent, je maintiens l'emploi du verbe « parler » dans le cas des sourds-muets, en le libérant donc de toute référence au canal de la communication, qu'il soit auditif et vocal ou bien visuel et gestuel.

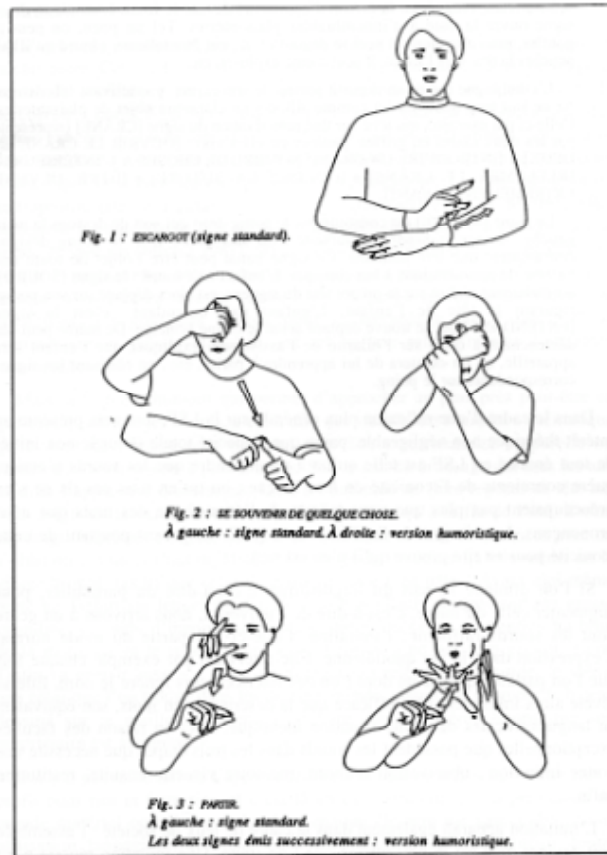


Planche 1

Le signe [ETRE CULTIVE, ETRE INTELLIGENT], se fait au moyen de la main semi-ouverte (suggérant la notion d'épaisseur) devant le front. L'iconicité de ce signe ouvre la voie à d'innombrables plaisanteries. Tel un pneu, on peut le gonfler, mais attention : il peut se dégonfler, il peut être tellement lourd qu'il fait pencher la tête vers l'avant, il peut même exploser, etc.

L'ethnologue qui ne se départit jamais de son carnet, y inscrivant fébrilement on ne sait trop quoi, est ici comme ailleurs un classique objet de plaisanteries. Celle-ci par exemple, qui joue sur une remotivation du signe [CRANE] (représenté par les deux mains en griffes, paumes en vis-à-vis) : [OUVRIR LE CRANE EN DEUX] + [INTRODUIRE UN GRAND NOMBRE DE CHOSES A L'INTERIEUR] + [REFERMER LE CRANE] + [COUDRE LA SUTURE] + [ETRE DEvenu EXTREMEMENT SAVANT].

Le signe [NAITRE] est constitué par le poing droit qui sort de dessous la main gauche : image transparente lorsque l'on sait qu'en LSF le poing désigne couramment une tête humaine. Ce signe banal peut être l'objet de toute une gamme de remotivations à but comique. L'enfant naît sourd : le signe [SOURD], normalement réalisé sur la propre tête du signeur, est alors déplacé sur son poing, figurant la tête de l'enfant. L'enfant naît entendant : c'est le signe [ENTENDANT] qui se trouve déplacé selon le même principe. De même peut-on, déclenchant à coup sûr l'hilarité de l'assistance, expliquer que l'enfant sera appareillé, qu'on essaiera de lui apprendre à parler, etc., en réalisant les signes correspondants sur le poing.

Dans le cadre d'une réflexion plus générale sur la LSF, tout cela présente un intérêt théorique non négligeable, parce que l'opacité totale (pour le non-initié) de tout énoncé en LSF est telle qu'on a pu prétendre que les sourds n'étaient guère conscients de l'iconicité de leur langue ; ou qu'en tous cas ils ne s'en préoccupaient pas plus que nous-mêmes de l'étymologie des mots que nous prononçons. La très grande facilité avec laquelle ils jouent pourtant de cette iconicité pour en rire prouve qu'il n'en est rien.

Si l'on diminue la part du linguistique, c'est-à-dire du particulier, pour augmenter celle du mime, c'est-à-dire de l'universel, nous arrivons à un genre dont les sourds raffolent : l'imitation. Celle-ci fait partie du mode normal d'expression dans la vie quotidienne. Elle intervient par exemple chaque fois que l'on parle de quelqu'un dont l'un des interlocuteurs ignore le nom. Elle se révèle alors infiniment plus efficace que la description en mots, son équivalent en langues vocales dans une situation identique. Ceci en raison des facultés exceptionnelles que possèdent les sourds dans les trois étapes que nécessite une bonne imitation : observation d'abord, mémoire visuelle ensuite, restitution enfin.

L'imitation apparaît également dans le cadre de jeux de société : l'assemblée doit deviner quel est le personnage que l'on imite. Une imitation réussie n'est jamais fondée sur des traits physiques évidents, mais toujours sur ce qu'il y a de plus subtil dans une personnalité : une attitude, un regard, un je-ne-sais-quoi indéfinissable, dans le repérage et la restitution desquels les sourds sont passés maîtres.

Le comique proprement dit naît lorsque, forçant le trait, l'imitation tourne à la caricature. Cela se fait souvent au détriment des entendants. Rien de tel pour mettre la société en joie que d'imiter l'entendant tel que les sourds le perçoivent : corps figé, bras raides, visage sans expression, mouvement des lèvres exagéré. C'est la reproduction d'une image souvent utilisée pour parler des entendants, « des poissons dans un aquarium ». C'est en vérité sous cette posture que s'est bien souvent présenté le « professionnel », orthophoniste ou audioprothésiste, à l'enfant sourd. Une informatrice de B. Mottez, elle, comparait les entendants, tels qu'ils lui apparaissaient dans son enfance, à une armée de spectres [Mottez 1981]. On aime aussi à caricaturer les entendants dans ce que leurs manières de faire paraissent avoir de plus incongru. Par exemple lorsque, assis l'un en face de l'autre dans un bar ou un restaurant, ils restent silencieux. Le goût des sourds pour le bavardage, né d'une soif de communication jamais étanchée, est tel qu'une telle situation leur reste incompréhensible.

Mais la forme d'humour qui permet d'approcher au plus près peut-être ce que sont avant tout les sourds, c'est-à-dire des visuels, est l'emploi systématique qu'ils font de l'image pure pour en rire. Toute particularité corporelle ou vestimentaire est sujette à plaisanteries. Soit le cas du bronzage qui tous les ans modifie l'apparence des visages. L'un a l'habitude de faire reposer sa tête sur trois doigts de la main droite : on lui fait observer qu'à la fin de l'été, il aura ces doigts imprimés en blanc sur la joue. Une autre revient de vacances avec un T-shirt orné d'un portrait de Mickey : on feint de s'étonner qu'elle-même ait le visage bronzé, tandis que celui de la souris reste bien pâle... Ayant moi-même porté un T-shirt sur lequel figurait un dessin de Tintin fonçant sur une grosse cylindrée, j'ai subi d'innombrables plaisanteries du genre « Attention au bruit de la moto, ça va te rendre sourd », « Attention à ne pas trop grossir, sinon Tintin va grossir aussi »... C'est un humour qui relève de l'absurde, le même que celui que l'on trouve dans les dessins animés, quand par exemple le bateau dessiné sur le maillot d'un marin sombre dans le même temps que son propriétaire est assommé.

Il n'y a pas un détail de l'apparence physique qui ne puisse ainsi être mis à profit pour rire et faire rire, et c'est là un cas particulier de la prégnance du monde matériel pour les sourds, dont chaque élément est susceptible d'une utilisation langagière, comique ou symbolique. D'où, sans aucun doute, l'importance extrême attachée au décor, à l'habillement « chic » dans la moindre réception sourde, et si étonnante pour celui qui fait ses premiers pas dans ce monde du silence.

Jeux de signes

Les jeux de signes sont l'équivalent des jeux de mots des entendants. Parmi les nombreux procédés qui ont cours, je n'en présenterai ici que quatre, le premier

n'étant en rien spécifique aux langues gestuelles, les trois autres ne pouvant au contraire avoir d'équivalents dans les langues vocales.

En premier lieu la paronomase, nom que la vieille rhétorique avait donné au procédé consistant à rapprocher des paronymes. Le signe [POLITIQUE] se fait en frottant le dos de la main gauche avec la paume de la main droite ; [SE LAVER LES MAINS] se fait en se frottant les deux mains. Exécuter successivement ces deux signes de formes voisines pour produire l'énoncé « la politique, je m'en lave les mains » est un type de calembour que l'on retrouve, fondé sur une ressemblance phonique, dans les langues vocales (« Allons-y Alonzo », « Qui s'excuse s'accuse »).

En voici deux autres exemples, représentatifs de nombreux jeux de signes fondés sur une configuration identique et des emplacements différents :

Une personnalité entendante connue, appréciée des sourds, se laisse pousser une barbe fournie. Un sourd qui ne le connaissait que glabre le rencontre : amusé, il porte sa main sous le menton puis sur le front en lui donnant une même configuration, celle qui, en LSF, représente l'épaisseur. Ce qui peut se traduire par quelque chose comme : « C'est pour devenir encore plus intelligent que tu te laisses pousser une si longue barbe ? »

Une orthophoniste pratique couramment la LSF, chose plutôt rare dans cette profession dont les sourds adultes ont une représentation très négative, fondée sur des expériences douloureuses. On l'en félicite chaudement : [ORTHOPHONISTE] + [DEPOSER SES CASQUES] + [ARAIGNEE]. Traduction libre : « (puisque tu es une si bonne signeuse) tes casques ne te servent plus à rien, autant les mettre au rancart jusqu'à ce qu'ils se couvrent de toiles d'araignées ». Cet énoncé extrêmement drôle en LSF est fondé sur l'identité de configuration des signes [ORTHOPHONISTE] (un signe iconique qui réfère aux casques à écouteurs utilisés dans les exercices d'entraînement à la parole) et [ARAIGNEE] (fig. 4, planche II).

Ces jeux de signes sont en même temps un bon exemple de l'extraordinaire économie de moyens qui caractérise la LSF. Cette économie est souvent prise pour de la pauvreté, alors qu'elle est au contraire un indice de très grande densité sémantique [Nève, 1996]. Aussi bien, comme dans les langues vocales, la paronomase n'est-elle pas réservée à l'humour mais se rencontre également dans la création poétique. Dans le poème *Rouge*¹, le metteur en scène sourd Levent Beskardes invente ainsi l'expression [MITRAILLER A MORT] dont la force poétique vient de ce que [MITRAILLER] et [MORT] ont en commun un même gestème de configuration.

¹. Ce poème a été présenté sur Arte le 21 janvier 1995, dans l'émission « L'Œil et la main ».

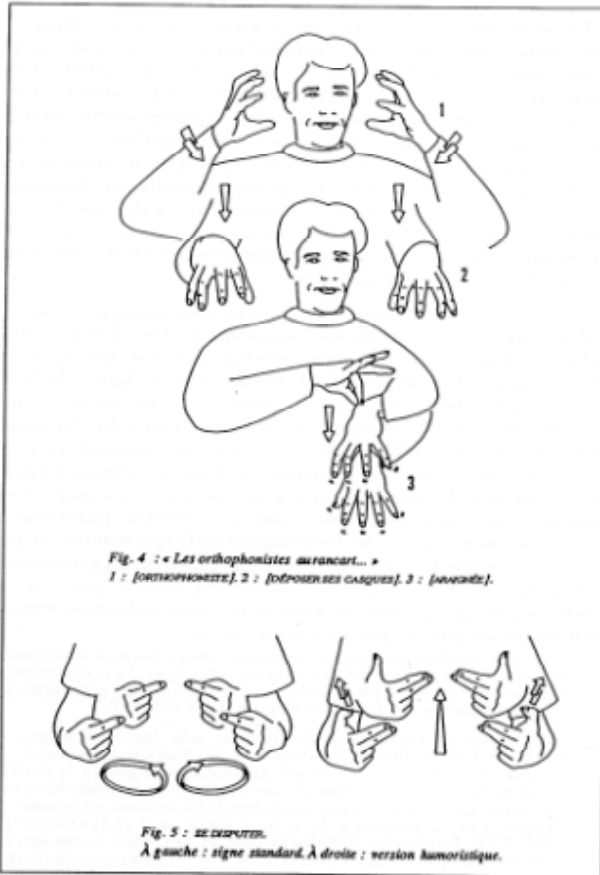


Planche II

Les paronymies à contenu sexuel sont un fréquent sujet de plaisanteries. En voici quelques-unes, qui peuvent également fournir la chute d'une histoire drôle¹ : [PILOTE D'AVION], [BATTRE LES CARTES] et [MASTURBATION] ; [FAIRE DU SKI] et [COÏT] ; [SECRET] et [FELLATION] ; [CAROTTE] et [EJACULATION] ; [NOTAIRE] et [FESSES]. Ces doublets formellement proches sont si connus que dans une conversation ordinaire on modifie parfois le signe non tabou, de peur qu'il n'évoque trop aisément son compère. C'est ainsi que j'ai souvent vu éviter la forme standard de [SECRET], que l'on préfère soit modifier en l'éloignant de la zone de la bouche, soit réaliser au moyen d'une seule main (la forme canonique impliquant les deux mains) soit remplacer par un synonyme. De même prend-on parfois garde de ne pas redoubler [FAIRE DU SKI], supprimant ainsi un trait commun avec le signe tabou.

Voici maintenant des jeux de signes sans équivalent en langues vocales. La LSF fait grand usage de synthèmes, par exemple [APERCEVOIR] : [VOIR + PRENDRE]. Dans cet exemple, comme en français *pomme de terre* ou *arc-en-ciel*, les éléments du synthème sont réalisés successivement. Mais à côté de ces synthèmes qui ne dépayseront en rien le linguiste des langues vocales, il existe une catégorie étrange de synthèmes, qui ne peuvent exister dans les langues parlées et sont comme la forme achevée des mots-valises imaginés par Lewis Carroll. Au plan de la forme, ces *synthèmes condensés* (en référence à l'auteur de *Alice au pays des merveilles*, on pourrait aussi parler de *signes-valises*) empruntent leurs différents gestèmes à deux signes différents, gestèmes qu'ils réalisent simultanément, comme dans n'importe quel signe ordinaire. Au plan du sens, ils cumulent les signifiés des deux signes qui ont été mis à contribution. A tout moment, de tels synthèmes peuvent être inventés pour créer un néologisme, un signe poétique, un jeu de mots². Voici quelques exemples de cette dernière catégorie, la seule qui nous intéresse ici.

Le signe [SE DISPUTER] est normalement formé par les deux index pointant l'un vers l'autre et effectuant des rotations symétriques. La configuration en index peut être remplacée par la configuration de [REVOLVER], pouce déployé et s'agitant pendant que les deux mains s'élèvent (fig. 5, planche II).

Un groupe de sourds est attablé dans un café. Marcel signe qu'il va téléphoner. Cette affirmation incongrue de la part d'un sourd n'étonnerait que ceux qui ne savent pas que c'est une plaisanterie usée jusqu'à la corde, la proximité dans les cafés et restaurants des toilettes et du téléphone fournissant une métonymie à fonction euphémique, dont l'effet comique est renforcé par l'emploi d'une configuration de la main commune à [TELEPHONE] et [TOILETTES]. Pour montrer qu'il n'est pas dupe, Jacques, hilare, invente alors sur-le-champ le synthème condensé [TELEPHONE + DEFEQUER], exécutant le signe [DEFEQUER] tout en remplaçant la configuration normale de la main droite

1. Pour une histoire fondée sur la paronymie [PILOTE D'AVION] / [MASTURBATION], voir Renard [1997 : 60].

2. Klima et Bellugi [1975] ont décrit le même phénomène dans la langue des signes des sourds américains.

(pouce déployé, les autres doigts repliés) par celle qui caractérise le signe [TELEPHONE] (pouce et auriculaire déployés, les autres doigts repliés) (fig. 6, planche III).

Pour s'accuser d'avoir proféré une sottise, Pierre exécute le signe [JE SUIS NUL] mais en lui injectant le mouvement de [ROI] : autrement dit « je suis le roi des imbéciles » (fig. 7, planche III).

Pour se moquer de quelqu'un qui semble ne pas être bien réveillé, Denise affirme qu'« il aurait dû mieux se laver les dents », le signe [SE LAVER LES DENTS], normalement réalisé devant la bouche, étant déplacé au niveau des yeux.

La compréhension, voire l'invention de signes-valises, et plus généralement toutes les catégories de jeux de signes, sont accessibles à de jeunes enfants sourds, ce qui prouve qu'ils acquièrent tôt une conscience métalinguistique :

Le signe [VACHE] est réalisé avec les deux mains en cornes (pouce et auriculaire déployés, les autres doigts repliés) sur le front. Le signe [RUMINER] se fait avec les deux poings fermés qui tournent l'un sur l'autre. Devant le signe [RUMINER] fait avec les mains en cornes au lieu d'être en poings fermés, des enfants sourds de trois ans éclatent de rire¹.

Des enfants sourds de huit ans ont spontanément transformé le nom de leur école oraliste², d'une notoire médiocrité. S'emparant de ce nom, ils en ont modifié la localisation. Transféré sur le cou, à l'emplacement où se réalise le signe enfantin [CACCA], ce nom est ainsi devenu « école de merde ».

Marie, une fillette de huit ans dont le nom en langue des signes est formé par les deux mains jointes m'explique, très pince-sans-rire, qu'elle l'a reçu en raison de son goût pour la natation et le plongeon. En fait cet anthroponyme n'est rien d'autre que le nom souvent donné aux petites Marie, et qui, comme elle-même le sait parfaitement, évoque la prière mariale.

Certains signes se réalisent au moyen d'une seule main, d'autres exigent la mobilisation simultanée des deux mains. Un procédé humoristique, qui ne peut donc pas, lui non plus, avoir d'équivalent dans les langues vocales, consiste à modifier le geste réalisé par l'une des mains, par exemple pour contredire le geste fait par l'autre main :

Le signe [NEUTRALITE], qui surgit dans une conversation sur la Suisse, se réalise ainsi : deux mains avec pouce et index se touchant par leurs extrémités, autres doigts déployés, paumes vers la poitrine, les deux mains partent vers l'avant. Par ailleurs le gestème de configuration qui vient d'être décrit se rencontre également dans le signe [OUI]. Un participant à la discussion signe alors en riant : « Ça serait mieux comme ça », et donne à sa main gauche la forme qu'elle a dans le signe [NON], transformant ainsi le signe [NEUTRALITE] en [OUI-NON].

1. Je dois cet exemple à Dominique Favre, enseignante sourde.

2. Oralisme : pratique et idéologie de l'apprentissage de la parole chez les sourds profonds comme priorité absolue, allant de pair avec l'interdiction et / ou le mépris de la langue des signes. Oraliste : partisan de l'oralisme ; par extension abusive mais courante : sourd parlant, non signeur, éduqué dans le cadre d'une pédagogie oraliste.

Histoires drolatiques

Les onomatopées visuelles, les jeux de signes surgissent à l'improviste, dans n'importe quel contexte. Ce sont des traits d'esprit parfois brillants, mais spontanés, peu socialisés, et souvent sans lendemain. Les histoires, en revanche, qui se colportent de main à œil, sont produites dans des moments de grande intensité : dans les réunions associatives, mais surtout pendant les repas et banquets qui sont l'une des manifestations les plus typiques de la sociabilité sourde [Mottez 1989]. Elles relèvent d'une vraie tradition orale : celles qui sont considérées comme les meilleures circulent d'association locale en association locale et de banquet en banquet. Certaines de ces histoires se retrouvent jusque chez les sourds américains (on en trouvera ci-dessous un exemple). Chaque conteur, lorsqu'il reprend une histoire connue, a à cœur de la peaufiner à sa manière, car c'est avant tout sur ses capacités personnelles d'expression et d'invention comique que l'histoire sera jugée. Aussi les histoires les plus connues se présentent-elles le plus souvent sous la forme de nombreuses variantes.

Lorsqu'elles sont une mise en scène de la surdité, ces histoires parlent de choses sérieuses, même si elles en parlent drôlement. La preuve en est que, dans les joutes oratoires où chacun raconte « la dernière », se glissent parfois des anecdotes vécues sur les relations entre sourds et entendants, sans que personne d'autre que l'ethnologue paraisse remarquer la rupture de ton.

Tout peut être sourd

Un clochard voit stopper à sa hauteur une Cadillac, d'où descend un gros richard dans lequel il reconnaît un ancien compagnon de misère. Retrouvailles, embrassades. Le parvenu explique le secret de sa soudaine richesse : on lui a confié une flûte magique qui permet d'appivoiser les plus féroces animaux d'Afrique. Grâce à elle il s'est enrichi dans le commerce des fourrures. Maintenant que sa fortune est faite, il doit à son tour transmettre la flûte. Son compagnon accepte avec reconnaissance, part aussitôt pour l'Afrique, s'engage dans la profondeur de la forêt, aperçoit au loin un tigre féroce et commence à jouer de la flûte. Le tigre s'approche, l'homme ne s'inquiète nullement. Le tigre se fait de plus en plus menaçant, l'homme ne s'inquiète toujours pas : n'a-t-il pas une flûte magique ? Il a bien tort : le tigre se jette sur lui et le dévore. Pourquoi ? Réponse : c'était un tigre sourd.

Il y a beaucoup d'histoires de ce type, où l'on rencontre des gorilles sourds, des arbres sourds et même des pieds humains sourds, et dont la chute est chaque fois « C'est un gorille sourd », « C'est un arbre sourd », « C'est un pied sourd ». Et souvent ces choses sourdes parlent la langue des sourds – quoi de plus naturel ?

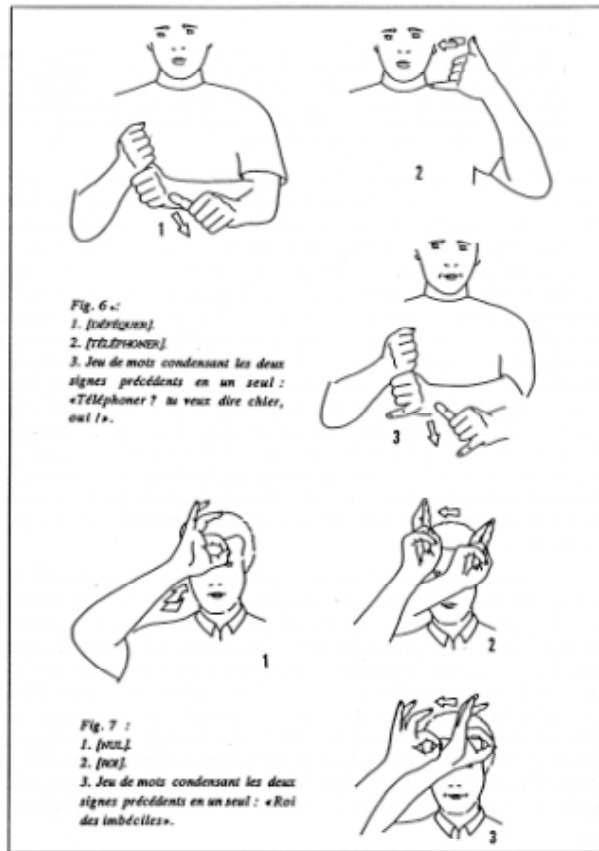


Planche III

(Dessins originaux de l'auteur)

Comme dans celle-ci :

Des bûcherons travaillent dans la forêt... Ils s'attaquent à un arbre à coups de hache, crient « Timber ! » et l'arbre s'écroule. On abat ainsi plusieurs arbres jusqu'à ce qu'on tombe sur un arbre qui ne bouge pas d'un poil, bien qu'il soit largement entaillé. On insiste, rien à faire. Enfin, un bûcheron plus astucieux que les autres a l'idée d'épeler T-I-M-B-E-R dans l'alphabet manuel des sourds : alors seulement, l'arbre sourd s'écroule docilement.

Que nous disent ces histoires ? Elles nous disent que tout peut être sourd : la surdi-mutité n'est plus une déficience ou un handicap, c'est un état de nature. Elles prennent l'exact contre-pied des représentations que les entendants ont de la surdité. De ces représentations, les sourds profonds de naissance ont une longue expérience personnelle. Pour leurs parents cela été une épouvantable tragédie. Tout le monde, famille, corps médical, rééducateurs de la parole, s'est ligué pour tenter de les faire parler à tout prix : hors de la parole, de la parole vocale bien sûr, point de salut. Tout a été subordonné à ce dressage, au détriment de la transmission des connaissances, et même du français écrit : la grande majorité d'entre eux sortent de l'école illettrés et sans aucune culture générale. On leur a imposé des prothèses, dont on peut soupçonner que la principale fonction est d'atténuer l'angoisse parentale, et que souvent ils écrasent d'un coup de talon au sortir de l'adolescence¹. On a tenté d'éradiquer leur langue naturelle, la seule qui leur permette d'accéder précocement au sens, à la communication, à la connaissance, et l'on a convaincu les parents que si on laissait leurs enfants « faire des gestes », ils n'apprendraient jamais à parler comme tout le monde.

Au point de vue des entendants sur la surdité, ces histoires opposent donc le point de vue des sourds. Les sourds sont partout, et ils sont là de toute éternité. Une histoire raconte la rencontre du premier sourd avec la première entendant, une autre décrit ce que sera l'armée sourde en l'an 3000. La surdité n'est plus une infirmité que la médecine promet toujours de supprimer, c'est une « surditude » [Favre 1994], c'est-à-dire une manière spécifique d'être, de vivre et de faire l'expérience du monde, une identité individuelle mais aussi collective dont la langue des signes est l'alpha et l'oméga. Les sourds ne sont plus des anormaux qu'il faut normaliser. Il n'y a pas une norme mais deux : les sourds et les entendants, c'est-à-dire « nous » et « ceux qui ne sont pas comme nous ». Les signes de la LSF pour « sourd » et « entendant » (un mot que j'ai déjà utilisé à plusieurs reprises dans cet

¹. Un colloque organisé par des sourds en 1990 a été inauguré par l'acte volontairement scandaleux d'une prothèse écrasée en grande pompe à coups de marteau. La même chose a été rééditée en 1993 avec un implant cochléaire lors d'une manifestation de rue contre l'implantation de jeunes enfants sourds, assimilée à une tentative de « purification ethnique ». Sur ces implants, voir Dagron [1994].

article bien que, comme substantif, il soit absent des dictionnaires) ne sont rien d'autre que des ethnonymes¹.

A travers ces histoires se reflète, métaphoriquement et plaisamment, ce qui est réellement la manière de penser et de vivre des sourds. Par exemple lorsqu'ils se réunissent en clubs sportifs, aux antipodes du sport pour handicapés – puisque la surdité ne saurait évidemment être en rien un handicap pour la pratique du cyclisme ou du tennis. Une course de handicapés moteurs dans leurs voiturettes, ça se conçoit et ça commence d'ailleurs à se voir à la télévision. Mais une course cycliste de sourds, est-ce que ça n'est pas presque aussi insolite qu'un arbre sourd ? Ou bien lorsque, attendant la naissance d'un enfant, il leur arrive de former des vœux pour qu'il naisse sourd : pourquoi échapperaient-ils au désir de transmission qui est au cœur de toute communauté linguistique ? C'est pourtant là quelque chose de très choquant pour la majorité entendant, et cet effroi est un bon indice de la profondeur du fossé culturel qui sépare les sourds des entendants, pour qui la surdité se réduit à une d ficiance.  tre issu d'une lign e de sourds est source de prestige, et d'autorité dans les associations. Vivre dans un monde sourd est certainement le v eu secret de beaucoup de sourds. Le désir d'une sécession, de la création d'un pays où tout le monde aurait été sourd, a d'ailleurs réellement travers  un moment le mouvement sourd.

Tout cela est encore plus évident lorsqu'on observe quelle utilisation les sourds font de ces histoires. Sous forme de devinettes, elles sont classiquement proposées aux entendants qui débutent dans l'apprentissage de la langue des signes et ne connaissent encore rien du monde des sourds. Face à des débutants, on a recours à la variante la plus simple, expurgée de toute digression ou fioriture :

 a se passe dans la forêt, les branches des arbres sont couvertes d'oiseaux. Un chasseur arrive, il tire un coup de fusil : tous les oiseaux s'envolent sauf un, qui reste tranquillement posé sur sa branche. Pourquoi ? Réponse : c'est un oiseau sourd.

Peu d'entendants, les sourds le savent, trouveront tout de suite la réponse, pourtant ridiculement évidente. Ainsi leur prouve-t-on à quel point même ceux d'entre eux qui ont fait l'effort de s'engager dans l'apprentissage de la langue des signes considèrent encore la surdité comme une anormalité, une exception, une d ficiance. Et le fait d'entendre comme une évidence. C'est une manière de leur montrer que toute une vie centrée sur l'audition a fait d'eux des audiocentristes. Elle a exactement la même fonction que cette devinette anti-sexiste :

« Un grand chirurgien, mondialement célèbre, voit arriver dans la salle d'opération un accident  de la route gravement blessé dans lequel il reconnaît son fils. Pourtant, le chirurgien n'est pas le père du blessé. Comment est-ce possible ? »

1. C'est ce qui justifie l'emploi, dans le titre et le corps de cet article, de « sourd » comme adjectif.

– la réponse étant, bien sûr, que c'est sa mère.

Même fonction décapante dans la plaisanterie consistant à rebaptiser les stages de LSF pour entendants : le premier niveau sera désormais destiné aux « déficients gestuels profonds », le second niveau aux « déficients gestuels sévères », et ainsi de suite jusqu'au dernier niveau, réservé aux « déficients gestuels légers » [Truffaut s.d.]. Ironique parodie des taxonomies médicales qui classent les « déficients auditifs » en une multiplicité de degrés en fonction de la perte audiométrique. Ces taxonomies reflètent la pensée des entendants (et aussi celle des malentendants et des devenus-sourds) sur la surdité. Elles ne sont pas pertinentes pour les sourds de naissance pratiquant la langue des signes qui, eux, classent selon une dichotomie sourds / entendants, non un continuum [Mottez 1981].

Autre devinette classiquement posée aux apprenants en LSF :

Deux camionneurs, un qui conduit et l'autre qui est assis à côté de lui, ont des problèmes de digestion. Ils ont trop bien mangé au dernier restaurant où ils se sont arrêtés, et maintenant ils ont mal au ventre, ils ont besoin de se soulager. Ils s'arrêtent dès qu'ils voient un petit bois, et chacun va se dissimuler. Plus tard dans la journée, un cueilleur de champignons se promène dans le bois et aperçoit les deux excréments. Mais quelque chose l'intrigue fort : alors que l'un est normalement conformé, l'autre présente la forme d'une spirale. Pourquoi ? Réponse : l'un des camionneurs est sourd et pour surveiller que personne n'arrive à l'improviste, il a dû tourner sur lui-même pendant qu'il déféquait.

Avec cette histoire, il s'agit de suggérer aux entendants quelle perception du monde ont les sourds. A savoir que toute leur vie s'organise autour de la vision. C'est le principal élément de définition que les sourds se donnent d'eux-mêmes : non des déficients auditifs mais des visuels. Ce sont les entendants, à l'initiative de sourds oralistes, qui symbolisent la surdité par une oreille barrée, non les sourds signeurs ! Ce que cette devinette illustre de manière cocasse, c'est une différence fondamentale entre la vision et l'audition, à quoi les entendants ne songent jamais spontanément : que celle-ci est multidirectionnelle, et celle-là non. Qu'appréhender le monde par la vue plutôt que par l'ouïe constitue une différence qui engage tous les actes de la vie quotidienne, du plus trivial au plus complexe [Delaporte 1998b].

De cette histoire les entendants ne retiennent en général que l'aspect scatologique. Ils ont été séduits par les élégantes arabesques qu'Emmanuelle Laborit, la star sourde¹, dessine dans l'espace, ils se sont engagés dans l'apprentissage de cette langue aérienne, et la première histoire qu'on leur raconte est une horreur ! Souvent, ils sont choqués. Ils ne comprennent pas le plaisir évident que montre leur professeur sourd, une jeune femme raffinée, à la leur raconter. Que l'on prenne plaisir à recevoir cette histoire, que l'on soit capable de comprendre vraiment ce qu'elle dit, et que l'on se délecte à la raconter à son tour :

¹. La comédienne Emmanuelle Laborit a reçu le prix Molière de la meilleure interprétation théâtrale de la saison 1993, pour son rôle dans *Les enfants du silence*.

voilà en effet qui n'est pas donné à tout le monde. Rire à ce type d'histoires est une critère identitaire. Il ne suffit pas de « faire des gestes », de bricoler un peu avec la LSF pour la trouver drôle. Parmi les enfants entendants de parents sourds qui ont la langue des signes comme langue maternelle, beaucoup la trouveront déplaisante. La barrière ici est une barrière culturelle, pas seulement langagière [cf. Rutherford 1983].

C'est ici le lieu de signaler que malentendants et devenus-sourds n'ont pas d'humour spécifique. S'ils sont quelquefois friands d'« histoires de sourds », ce sont de celles qui traînent partout, puisées chez Raymond Devos (« J'ai prêté l'oreille à un sourd, eh bien il n'entendait pas mieux qu'avant »), chez Coluche (« Gynécologue c'est un métier pour les sourds : y a rien à entendre et on peut lire sur les lèvres ») ou chez Michel Leeb (« Aujourd'hui personne n'écoute plus personne... – Comment ? »), et qui sont à la surdité ce que les « histoires de fous » sont à la psychopathologie, ou les « histoires belges » à la sociologie de la Belgique. Un grand nombre d'histoires de cette sorte ont été rassemblées par Marc Renard [1997]. Le rire défense, le rire catharsis, le rire qui masque la souffrance, le rire auto-dérision, le rire d'endurcissement, tout cela c'est le rire du malentendant et du devenu-sourd : le rire de l'entendant qui a perdu l'audition. Pas le rire du sourd de naissance pratiquant la langue des signes. Celui-là ne saurait souffrir de l'absence d'une chose qu'il n'a pas perdue. Tout est là. S'il souffre de sa surdité, c'est par ricochet : sa souffrance, consciente ou refoulée, est induite par le comportement des entendants qui confondent débilité mentale et surdi-mutité, et d'abord par celui de ses propres parents. J'y reviendrai.

Vivre avec les entendants

Tout un ensemble d'autres histoires peuvent être regroupées sous l'étiquette « Vivre avec les entendants », c'est-à-dire : comment se débrouiller quand on doit cohabiter avec l'autre culturel. En voici un exemple archétypique :

Un couple de jeunes mariés arrivent à l'hôtel pendant leur voyage de noces. Le mari laisse sa femme dans leur chambre puis redescend pour acheter des cigarettes. Quand il remonte, il se souvient de l'étage mais a oublié le numéro de la chambre. Que fait-il ? il se met au milieu du couloir et hurle à pleins poumons. Évidemment tout le monde sort dans le couloir voir ce qui se passe, tandis qu'une seule porte reste fermée : la sienne.

Une variante américaine est rapportée par les anthropologues sourds Padden et Humphries [1988] : le mari est allé chercher un cachet d'aspirine dans sa voiture, et il utilise le klaxon pour réveiller tout le motel. Comme le font justement remarquer ces auteurs, on ne rit pas aux dépens du sourd qui a oublié dans quelle chambre est sa femme, mais aux dépens des entendants que le sourd met astucieusement à contribution : le héros de l'histoire sait qu'il peut compter sur la

caractéristique que présentent les entendants d'être extraordinairement sensibles au bruit – à son profit et à leur détriment. L'histoire crée ainsi un monde où le bruit peut être utilisé au profit des sourds.

Si cette histoire était parfaitement réaliste, les conséquences logiques de la différence entre sourds et entendants peuvent être poussées jusqu'au burlesque :

Quatre amis sont au bord de la mer, deux sourds et deux entendants. Ils décident de faire un peu de plongée sous-marine. Ils plongent, dix minutes plus tard les deux sourds ressortent de l'eau tandis que les deux entendants sont noyés. Pourquoi ? Réponse : ils ont tous commencé à se raconter des histoires drôles sous l'eau, chacun à sa manière : les sourds avec leurs mains, les entendants avec leur bouche...

Ou bien :

Des sourds et des entendants ont été conviés à une soirée. Il y a eu de longues discussions animées et tout le monde a soif. La maîtresse de maison apporte donc des rafraîchissements. Que font alors les sourds ? Réponse : ils se trempent les mains dans les verres !

C'est une manière humoristique de redire aux entendants ce que le plus souvent ils ne peuvent entendre (il n'est pire sourd...): « Mes mains sont ma voix, mes yeux sont mes oreilles ».

Encore une histoire à tonalité loufoque :

Il y a un livre dans lequel figurent tous les records du monde. Le record du monde de l'épreuve consistant à parler sans s'arrêter c'est une journée. Deux entendants veulent le battre, et ils parlent, ils parlent... Trois jours et trois nuits sans s'arrêter : nouveau record du monde ! Maintenant c'est au tour de deux sourds ; ils signent, ils signent, nuit et jour, une semaine, deux semaines, trois semaines, ils signent toujours : un mois, record du monde pulvérisé ! Comment ont-ils faits ? Réponse : les juges chargés de contrôler le record étaient des entendants et ils ne se sont pas aperçus que les sourds s'étaient contentés de faire tout le temps de la gymnastique.

Cette histoire s'inscrit dans un sous-genre aisément cernable, celui qui porte sur les malentendus langagiers entre sourds et entendants, malentendus résultant de ressemblances formelles trompeuses entre certains signes de la LSF et certains gestes qui, chez les entendants, accompagnent la parole. De nombreuses plaisanteries saisies au vol attestent la popularité du thème. On se moque de l'incompréhensible incapacité des entendants à adopter la manière de compter des sourds, pourtant si simple, et de leur obstination à vouloir communiquer avec les sourds en utilisant les deux mains pour représenter les dizaines :

Un jour j'ai cru qu'un entendant faisait sa gymnastique quotidienne [mime des tractions, les deux mains ouvertes jetées vers l'avant], eh bien non, c'est seulement qu'il était en train de marchander avec un sourd.

En effet, un entendant aura tendance à faire avec ses mains 10+10+10+10+10+4, là où un sourd pratiquant la LSF signera le plus naturellement du monde un 5 suivi d'un 4.

De ces ressemblances trompeuses qui semblent d'autant plus fasciner les sourds qu'ils sont beaucoup plus sensibles à la gestuelle des entendants que ne le sont les entendants eux-mêmes, voici un autre exemple :

Ça se passe au zoo, c'est l'heure du repas des animaux. Le gardien nourrit le lion, puis le loup, d'autres animaux, et arrive enfin auprès du singe. Mais celui-ci, malicieux, s'est réfugié tout en haut d'un arbre. Le gardien a beau l'appeler, rien n'y fait, le singe reste obstinément accroché à son perchoir. Visitant le zoo, arrive alors un curé qui dit : « Attendez, je vais le faire descendre de là ». Il fait le signe de croix, et en effet, aussitôt le singe descend à toute allure ! Pourquoi ? Réponse : C'est un singe sourd, il a cru que le prêtre lui parlait en langue des signes et lui disait « Descends ! » (première partie du signe de croix) « ...sinon je coupe l'arbre ! » (deuxième partie du signe de croix).

C'est aussi sur cette proximité entre gestes paralinguistiques des entendants et signes de la langue des sourds que sont fondées de fausses mais plaisantes étymologies pour les noms de personnages célèbres :

Voilà Napoléon (main dans la veste), de Gaulle (bras écartés) et Hitler (salut nazi). Comment peut-on expliquer leurs noms ? Réponse : Napoléon dit « Qui a volé mon portefeuille ? », de Gaulle répond « C'est pas moi », et Hitler : « Moi non plus, je le jure ». (Il existe de cette histoire des variantes beaucoup plus sophistiquées, mettant en scène d'autres personnages, tels César, Jésus-Christ et Charlemagne, mais trop longues et trop complexes pour être rapportées ici).

Le sourd qui essaie de passer du registre de la langue des signes à celui d'une gesticulation qu'il espère mieux comprise des entendants devra savoir que c'est à ses risques et périls :

Ça se passe dans une gare, on fait la queue devant un guichet. Tout à coup la caissière se met à hurler qu'un type lui a fait des gestes obscènes. La police accourt et constate qu'en effet un homme ne cesse de se balancer d'avant en arrière, en un mouvement qui imite clairement le coït. On essaie de s'expliquer avec lui, il ne répond pas et continue son curieux manège, jusqu'à ce qu'on réalise qu'il est sourd et qu'on aille chercher un interprète. Celui-ci arrive, discute un moment avec le sourd et peut donner l'explication du mystère : « Oh, il voulait juste un billet aller-retour ! »

Les personnages intermédiaires : l'interprète, l'entendant signeur, le faux-sourd

Entre les sourds et les entendants, quelques catégories singulières viennent brouiller un peu une dichotomie conceptuellement très tranchée. Sur chacun d'eux, voici une histoire.

Sur les interprètes :

Un aveugle meurt, on le conduit au cimetière et on l'enterre non sans avoir au préalable déposé sa canne blanche dans la fosse. Puis c'est un handicapé physique qui décède, et on l'enterre de même avec son fauteuil roulant. Maintenant c'est au tour d'un sourd de mourir. Avec quoi va-t-on l'ensevelir ? Réponse livrée avec jubilation, au moyen d'un vigoureux et double claquement de main : avec son interprète, bien sûr !

Cette histoire en dit long sur l'ambivalence des sentiments qu'on éprouve à l'égard de l'interprète, personnage d'une importance cruciale pour lequel on éprouve inévitablement des sentiments mi-figue mi-raisin : bien qu'il rende des services inappréciables, sa présence est le rappel constant d'une infériorité sociale, et il est parfois trop attendu de lui. Fondée sur une homonymie, une blague consiste à demander pourquoi [INTERPRETE] et [BIFTECK] sont un seul et même signe : c'est que « l'interprète aussi, on a souvent envie de le bouffer »... De nombreuses variantes attestent la popularité du thème. Une première intercale, entre le paralytique et le sourd, un malentendant que l'on enterre évidemment avec ses appareils de correction auditive. Une seconde variante introduit un peu de logique dans cette histoire saugrenue : ces ensevelissements successifs sont autant de précautions pour la vie future, et c'est donc rendre un hommage implicite à l'interprète que de reconnaître que l'on ne saurait, même au ciel, s'en passer... Une troisième variante, elle aussi moins malveillante pour l'interprète, situe l'action à l'institut Saint-Jacques, au pied de la statue de l'abbé de l'Épée auquel tous les handicapés viennent rendre hommage. Les handicapés physiques apportent des monceaux des fleurs, les aveugles leurs cannes, quel cadeau feront donc les sourds ? Une quatrième au contraire, qui situe l'action à Lourdes, ne laisse aucun doute sur le peu de cas que l'on fait de l'interprète dès que l'on n'a plus besoin de ses services : miraculés, l'invalides, l'aveugle puis le sourd se débarrassent successivement, en les jetant dans l'eau qui vient de les métamorphoser, de leurs différents accessoires devenus inutiles¹...

Sur les entendants signeurs :

Un sourd fait de l'auto-stop. Il est pris par un entendant, et comme la route est longue et le conducteur fatigué, après quelques heures c'est le sourd qui prend le volant. Il conduit un peu vite et le voilà pris en chasse par un motard qui lui fait signe de se ranger sur le bas côté. Le sourd joue son rôle de sourd, s'exprimant en langue des signes et faisant mine de ne rien comprendre de ce qui se passe. Après quelques tentatives infructueuses pour se faire comprendre, de guerre lasse le policier préfère laisser tomber. L'entendant est fort intéressé par ce qui vient de se passer. Quelques jours plus tard, il est seul au volant de sa voiture, lorsqu'il est à son tour poursuivi par un motard. Il s'arrête et, agitant ses mains dans l'espace, joue au sourd. Le motard lui répond alors dans une langue des signes parfaite : manque de chance pour le conducteur, c'est un père d'enfant sourd, qui a suivi un stage pour apprendre la LSF...

¹. D'autres histoires drôles sur le même thème ont été analysées ailleurs [Delaporte 1995].

La morale de cette histoire, bien sûr, est qu'il est dangereux de se faire passer pour sourd quand on ne l'est pas. C'est une inversion allégorique de la réalité, dans laquelle bien des sourds ont cherché à se faire passer pour entendants, le plus souvent à leurs dépens. (Notons au passage que ce père est un « nouveau père », car c'est seulement depuis un tout petit nombre d'années que quelques parents entendants se soucient d'apprendre la langue de signes pour pouvoir communiquer avec leurs enfants sourds).

Sur les « faux-sourds » :

Il pleut, trois voitures sont côte à côte sur l'autoroute... Dans la première, c'est un sourd qui conduit, il fait marcher les essuie-glaces... Dans la deuxième c'est un entendant, il fait marcher les essuie-glaces... Dans la troisième, il y a quatre essuie-glaces : outre les deux normaux, il y en a deux supplémentaires qui les doublent du côté intérieur du pare-brise. Pourquoi ? Parce que c'est un sourd-parlant qui conduit, et il a besoin d'essuie-glace à l'intérieur de la voiture pour essuyer ses postillons...

La notion de faux-sourd se construit moins sur des considérations d'ordre audiométrique que linguistiques et culturelles. Idéalement, le « vrai sourd » est celui qui accepte son identité sourde, refuse les béquilles médicales illusoire, pratique la langue des sourds, fréquente les autres sourds ; la forme la plus achevée du vrai sourd étant celui qui a la chance d'être issu d'une famille de sourds. Inversement, l'image du faux-sourd est un stéréotype qui se définit en négatif par rapport au précédent. Il est écrasé sous le poids de l'angoisse de sa famille entendante, qui génère déni de la surdité et désir de réparation. Il essaie de jouer à l'entendant, s'imagine qu'il parle bien même si les entendants ne le comprennent pas et se moquent de lui, fait confiance à l'orthophoniste et à l'audioprothésiste pour son intégration dans la société entendante : « il pense comme un entendant » (ce qui s'exprime au moyen d'un jeu de signes par modification du gestème d'emplacement, le signe [ENTENDANT] étant transféré sur le front), il ne connaît pas la langue des signes, il ne fréquente que des entendants ou, plus vraisemblablement, reste isolé. Faux-sourd et entendant partagent les mêmes caractéristiques fondamentales : ils communiquent par la parole, et ne connaissent pas la langue des sourds. Ce sont tous deux des « parlants ». Ces représentations s'appuient sur une réalité quotidienne incontournable : les sourds n'ont pas d'autre moyen, pour deviner qui est sourd et qui est entendant, que d'observer le mouvement des lèvres et du corps. Or un sourd parlant, immédiatement repéré comme tel par n'importe quel entendant en raison de sa voix déformée, souvent peu compréhensible, est pour les autres sourds indiscernable d'un entendant.

Celles qui ne parlent pas de surdité

Sur la centaine d'histoires que j'ai recueillies, beaucoup procurent l'impression que ce sont des blagues qui traînent partout, qui n'ont pas de rapport avec la

surdité et qui sont simplement racontées en LSF au lieu de l'être en français. C'est cependant là un jugement qu'un examen plus attentif conduit à nuancer.

La forme compte pour beaucoup dans une histoire en LSF. Or beaucoup de ces histoires utilisent les ressources propres à la LSF pour en faire de vraies « histoires sourdes ». Elles présentent des constantes : longueur du récit, redites, répétitions du même événement, souvent sous forme de triplets, accumulation de détails non pertinents pour la progression du récit, mais donnant l'occasion de faire de brillantes interprétations mimiques. Elles semblent être sélectionnées parmi le stock d'histoires qui circulent dans la société française, en fonction de leur adaptabilité à un récit en langue des signes. D'un bref jeu de mots de Coluche rapporté plus haut, les sourds ont tiré cette longue histoire :

Une femme souffre beaucoup du bas-ventre. Elle se rend donc chez un médecin gynécologue qui la fait installer, l'examine et ne trouve rien. Pourtant, les jours suivants, elle a toujours aussi mal. C'est sûrement que le premier était un mauvais médecin, pense-t-elle. Elle prend rendez-vous avec un second, et la même chose se reproduit : malgré un examen minutieux, il ne trouve pas l'origine du mal. La troisième fois, elle prend donc rendez-vous avec un médecin connu, un grand professionnel. Le médecin la fait s'allonger et s'écrie « Ah, il faut que j'appelle un sourd ! » Il passe donc un coup de minitel, et médecin et malade patientent en buvant une tasse de café. Le sourd arrive enfin, le médecin lui explique le cas, le sourd se penche attentivement entre les jambes de la femme, demande un papier et un crayon que lui apporte aussitôt le médecin. Sans cesser d'examiner soigneusement le sexe de la femme, il écrit quelque chose sur son papier, qu'il tend au toubib. Celui-ci s'écrie joyeusement : « Eh bien voilà, on a trouvé ce qui n'allait pas, on va pouvoir vous soigner maintenant ! » Comment le sourd a-t-il donc fait pour établir le diagnostic ? Réponse: il n'y a rien de tel qu'un sourd pour lire sur les lèvres...

De cette histoire, le débutant en LSF ne retiendra que la chute, à quoi se résumait la blague initiale. Le sourd signeur, lui, prendra plaisir à l'ensemble d'un conte où sont disposés de multiples repères qui lui sont familiers : la galère médicale, la notion si prégnante dans le monde de la surdité de « professionnel », le dialogue non par téléphone mais de minitel à minitel, la pause café et le bavardage qui l'accompagne, la communication avec les entendants au moyen de bouts de papier que l'on échange : toutes ces petites choses font de cette histoire une vraie histoire sourde.

L'existence d'une « chute » inattendue et surtout très visuelle, comme faite pour être contée en langue des signes, constitue un critère de sélection particulièrement important. En voici un exemple typique, prélevé parmi beaucoup d'autres :

C'est une femme qui est enceinte, au moment d'accoucher on lui annonce qu'elle va avoir des triplés. Voilà le premier bébé qui apparaît mais il est expulsé tellement vite qu'il file s'écraser contre le mur d'en face : il est mort. Au second de sortir : comme le précédent, il sort sans qu'on ait pu le retenir et va s'écraser sur le mur. Le médecin accoucheur se dit : « Attention il n'en reste plus qu'un, cette fois il va falloir prendre des précautions », et il fait appeler d'urgence un

gardien de but, célèbre footballeur professionnel. Le type arrive, très sûr de lui, se place face à la parturiente, prêt à bloquer le bébé dès sa sortie : « Ne vous inquiétez pas, lui dit-il, toute ma vie je n'ai fait que ça ! » Voilà donc le bébé qui sort à toute allure : le goal le rattrape facilement mais, par un réflexe né d'une longue pratique, l'envoi d'un magistral coup de pied s'écraser contre le mur !

Il y a aussi toutes ces histoires, qui proviennent peut-être d'un collègue entendant ou de la page de blagues de Télé-loisirs, qui mettent en scène un type plus futé que les autres, mais qui n'ont pas le moindre rapport avec la surdité ; puis que j'ai retrouvées sur mon chemin, racontées par une autre personne, ou par la même personne six mois plus tard, et où le Sourd et l'Entendant se sont entre-temps glissés dans la peau des personnages initiaux. Dans ces histoires remaniées, l'astuce des sourds triomphe régulièrement de la naïveté ou de la bêtise des entendants : elles sont devenues des blagues ethniques.

Même lorsque les sourds ne parlent pas d'eux dans ces histoires, il se pourrait bien que certaines d'entre elles nous parlent quand même des sourds. Je note que quelques thèmes reviennent avec insistance dans mon corpus.

La sexualité tout d'abord : les histoires grivoises sont nombreuses, et racontées en termes très crus. Il y a belle lurette que l'expression gestuelle des sourds, ce « trop de corps » qui met si mal à l'aise les entendants, a été mise en relation avec une sexualité supposée débordante. Mais y a-t-il là autre chose qu'un pur fantasme, comme en cristallisent sur elles toutes les ethnies en marge ?

La scatologie ensuite. Pas plus que la sexualité, ce thème n'est évidemment spécifique aux sourds, mais il est si fréquent, et si constamment associé à l'évocation d'odeurs pestilentielles, qu'on est tenté de soulever la question de l'odorat chez les sourds, qui pourrait connaître un développement particulier, bien que masqué par l'évidence d'une hypertrophie du visuel¹. Deux exemples choisis hors du scatologique, pour montrer la prégnance du thème :

Ça se passe pendant la seconde guerre mondiale. Goering intime l'ordre à l'élite de son aviation d'aller bombarder New York. Un premier aviateur part, mais revient le lendemain, la mine abattue, contraint d'avouer son échec. Il est aussitôt passé par les armes. Pareil pour un second, puis pour un troisième. Pourquoi ? Réponse : dès qu'ils arrivent à proximité de la statue de la Liberté, les aviateurs sont incommodés par l'odeur qui se dégage de son aisselle, et contraints de rebrousser chemin...

Un aigle arrive au-dessus d'un marais. Bien qu'il ait l'intention de continuer tout droit sa route, et qu'il n'y ait aucun obstacle qui l'en empêche, le voilà qui se met à tourner indéfiniment en rond au-dessus du marais. Pourquoi ? Réponse : le marais dégage des odeurs si nauséabondes que l'aigle est obligé de replier une de ses ailes pour se boucher le nez, ce qui le déséquilibre et l'oblige à un perpétuel mouvement circulaire.

1. Cette hypothèse m'est suggérée par Agnès Vourc'h, Directrice du Centre d'éducation du langage pour enfants malentendants, Paris.

Les histoires à thème scatologique font fréquemment appel à un autre ressort, la honte. Elles placent le héros de l'histoire dans des situations impossibles, qui ne sont pas sans évoquer les rêves de nudité. Or, la honte, c'est un sentiment que les sourds connaissent bien, trop bien. On le leur a tant fait éprouver quand ils étaient petits ! Quand on leur disait que les gestes « c'est pas beau », qu'il fallait « en avoir honte », et que pour mieux les en persuader on assénait des coups de règle métallique sur leurs doigts trop agiles, ou qu'on les contraignait à rester à genoux bras en croix, un lourd volume sur chaque main. Quand ils se croyaient coupables de ne pouvoir répondre aux exigences angoissées des familles, jusqu'à faire semblant parfois d'entendre. Quand ils étaient ridiculisés, humiliés en public. Un exemple canonique est celui de l'adolescent dans une rame de métro, vers qui tous les regards convergent soudain, parce que les prothèses qu'on lui impose émettent un puissant effet larsen qu'il est le seul à ne pas entendre. Un autre exemple est celui de certaines formes dites d'« intégration », beau spécimen de novlangue orwellienne : l'enfant est placé, seul sourd dans une classe d'entendants, et rapidement étiqueté débile. De telles blessures sont si profondes qu'on en parle encore trente ans plus tard. Mes carnets d'enquête de terrain en sont pleins. Même lorsque les parents étaient sourds, la première chose qu'ils enseignaient à leurs enfants était qu'il ne fallait jamais signer dans la rue. Pour que cette honte disparaisse, il faudra la prise en charge de l'adolescent par le milieu sourd adulte, dans le cadre de réseaux informels de camaraderie ou d'associations. Les liens qui se constitueront, souvent d'une très grande force, viendront alors se substituer aux liens familiaux défailants.

Beaucoup d'histoires enfin tournent autour du thème de la naissance, de l'accouchement, de l'hérédité. Ceci chez des gens dont l'arrivée au monde, pour 95 % d'entre eux (car telle est la proportion de sourds issus de parents entendants), a été un drame familial. Et qui, à leur tour, feront très majoritairement l'expérience de donner naissance à un autre culturel – de « faire entrer le loup dans la bergerie » [Bacci 1996]. De ces histoires qui mettent en scène les ratés de la reproduction biologique, mais dont on peut soupçonner qu'elles ont à voir avec ceux de la reproduction culturelle, voici, faute de place, un unique et bref exemple (auquel vient toutefois s'ajouter l'histoire des triplés écrasés) :

Une femme de 20 ans est enceinte, mais au bout d'un an le bébé n'est toujours pas sorti. Elle attend, attend... A 30 ans toujours rien, à 40 ans toujours rien, le bébé est toujours dans son ventre... Pourquoi ? Réponse : ce sont des jumeaux et ils se font des politesses à qui passera le premier.

C'est à propos de ces deux derniers thèmes, peut-être, que l'on pourrait suggérer avec P.-L. Assoun que « le rire touche au refoulé sans avoir l'air d'y toucher ».

Ce ne sont là qu'hypothèses de travail que j'avance avec beaucoup de prudence. Elles ne doivent pas occulter ce fait essentiel : le contenu manifeste de la

majorité des histoires que j'ai rassemblées ne concerne *pas* la surdité. Cela n'était nullement évident a priori, tant les histoires que l'on vous raconte lors des premiers mois de terrain, celles qui se rencontrent ça et là dans des journaux d'associations sourdes, celles enfin qui ont déjà été recueillies par d'autres [Renard 1997], sont tout naturellement sélectionnées en fonction de leur rapport étroit avec la surdité.

Et, paradoxalement, c'est peut-être ce trait négatif qui nous en dit le plus sur ce que sont les sourds, sur ce qu'ils pensent d'eux-mêmes et de la surdité. Tout compte fait, et cela est une remarque générale qui dépasse très largement le cas des histoires pour rire, les sourds adultes parlent fort peu de surdité. Pourquoi en parleraient-ils ? Ce sont les entendants qui les entourent, la famille, les professionnels de la surdité, médecins, orthophonistes, audioprothésistes, psychologues et autres « professeurs de sourds » – comme les nomme cocassement le langage administratif – qui en parlent sans cesse. Les sourds sont comme tout le monde, ils mènent leur petit bonhomme de chemin, souffrent du chômage, discutent de la guerre en ex-Yougoslavie¹, s'inquiètent des inondations ou de la propagation du sida, parlent de cadeaux d'anniversaires ou organisent le prochain réveillon. Ils le font dans leur langue, qui est celle de leur conjoint et de tous leurs amis, et qui pour eux représente la norme. Ce sont les autres, les entendants, qui les désignent comme sourds et leur disent qu'il leur manque quelque chose. Eux-mêmes, étant enfants, n'ont souvent compris que très tard, vers six, dix ans ou davantage, ce que voulait dire être « sourd » et être « entendant ». Auparavant, l'impossibilité de se faire comprendre de leur famille entendante, contrastant avec la fluidité des bavardages entre pairs dans les établissements spécialisés, constituait un insondable mystère. Plus tard, devenus adultes, pourquoi glosaient-ils sur un état où ils voient moins une infirmité, une déficience ou un handicap que simplement une manière d'être, la leur ?

Références bibliographiques

BACCI Alain

1996 « Andréa, seule entendante dans une famille de sourds », *Signes de vie* 12 : 4-7.

CUXAC Christian

1996 *Fonctions et structures de l'iconicité dans les langues des signes. Analyse descriptive d'un idiolecte parisien de la langue des signes française* (thèse de doctorat d'Etat), Paris, Université René-Descartes (multigr.).

1. Déjà au XVIII^e siècle, le sourd-muet Pierre Desloges pouvait écrire : « Il ne se passe aucun événement à Paris, en France et dans les autres parties du monde, qui ne fasse la matière de nos entretiens » [Desloges 1779].

DAGRON Jean

1994 *Implant cochléaire et problèmes éthiques*, Paris, Presses d'aujourd'hui.

DELAPORTE Yves

1995 « La figure de l'interprète dans le folklore sourd », *Signes de vie* 9 : 15-16.

1996 « L'abbé de l'Épée et la langue des signes : mythe et réalité », *Echo de famille* 630 : 2-3.

1998a « Des noms silencieux. Le système anthroponymique des sourds français », *L'Homme* 146 : 7-45.

1998b « Comme un fil tendu entre deux visages : le regard sourd », *Terrain* 30 : 49-66.

DESLOGES Pierre

1779 *Observations d'un sourd et muet sur un cours élémentaire d'éducation des sourds et muets*, Amsterdam.

FAVRE Dominique

1994 *L'apport de la langue des signes française dans l'éducation du jeune sourd profond*, Suresnes, Centre national d'études et de formation pour l'enfance inadaptée (multigr.).

FRANÇOIS-GEIGER Denise

1990 *A la recherche du sens. Des ressources linguistiques aux fonctionnements langagiers*, Paris, Peeters / Selaf.

KLIMA Edward S. & BELLUGI Ursula

1975 « Wit and poetry in American Sign Language », *Sign Language Studies* 8 : 203-223.

MOTTEZ Bernard

1981 *La surdité dans la vie de tous les jours*, Paris, Centre Technique National d'Etudes et de Recherches sur les Handicaps et les Inadaptations.

1989 « Les banquets de sourds-muets et la naissance du mouvement sourd », in Couturier Lysiane et Karacostas Alexis (eds), *Le Pouvoir des signes*, Paris, Institut National de Jeunes Sourds : 170-177.

NEVE François-Xavier

1996 *Essai de grammaire de la langue des signes française*, Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liège, Genève, Droz.

OLERON Pierre

1950 *Les sourds-muets*, Paris, P.U.F. (coll. Que sais-je ?).

PADDEN Carol & HUMPHRIES Tom

1988 *Deaf in America. Voices from a Culture*, Harvard University Press.

RENARD Marc

1997 *Sourd, cent blagues ! Petit traité d'humour sourd*, Les Essarts-le-Roi, ARDDS-Editions.

RUTHERFORD Susan D.

1983 « Funny in Deaf – Not in Hearing », *Journal of American Folklore* 96, 381 : 310-322.

TRUFFAUT Bernard

s.d. *Les sourds tels qu'ils vivent. Histoires vraies*, Orléans, chez l'auteur (multigr.).

Yves DELAPORTE. Le rire sourd. Figures de l'humour en langue des signes

L'humour est inséparable de la sociabilité des sourds pratiquant la langue des signes française (LSF). Un humour visuel exploite toutes les ressources offertes par cette langue largement fondée sur l'iconicité. Les jeux de signes prennent de nombreuses formes, la plus originale étant la possibilité de condenser deux signes en un seul. Des histoires drôles mettent en scène les personnages du sourd et de l'entendant, et aussi quelques personnages intermédiaires comme l'interprète, l'entendant qui connaît la langue des signes, le sourd qui ne la connaît pas. Réalistes ou burlesques, ces histoires expriment le point de vue d'un groupe linguistique pour qui la surdité n'est pas une infirmité mais une norme.

Sourds, Langue des signes, Humour, Iconicité.

Laughter among the deaf. Figures of humour in sign language

Humour is part and parcel of social life among deaf people using the French sign language (LSF). Visual humour resorts to all the possibilities offered by this language largely based on icons. Playing with signs can assume a great many shapes, the most original of them being the possibility of collating two words into one. Funny stories feature characters such as the deaf and the hearing, and intermediate characters such as the interpreter, the hearing who can speak sign language or the deaf who can't. Realistic or ludicrous, these stories express the point of view of a linguistic group for whom deafness is not a handicap but a norm. (Sylvie Nail's translation)

Deaf people, Sign language, Humour, Icons.

La risa sorda. Figuras del humor en lengua de señas

El humor es inseparable de la sociabilidad de los sordos que practican el lenguaje de señas francés (LSF). Un humor visual explota todos los recursos ofrecidos por esta lengua basada sobre todo en la *iconicidad* (de imágenes). Los juegos de señas toman formas múltiples siendo la más original aquella que logra condensar dos señas en una sola. Las historias cómicas meten a escena al personaje sordo y a el que entiende la plática así como a algunos personajes intermediarios como el intérprete, el interlocutor que conoce el lenguaje de señas o a un sordo que no lo conoce. Realistas o burlonas, estas historias expresan el punto de vista de un grupo lingüístico para el que la sordera no es una enfermedad sino una norma. (Traducción Patricia Torres-Mejía)

Sordos, Lenguaje de señas, Humor, *Iconicidad*.